

PETIT TRAITÉ
de la

CIVILITÉ puérile

à l'usage de quelques
grandes personnes

Il ne manquait plus que ça :

Encore un Emprunt russe !

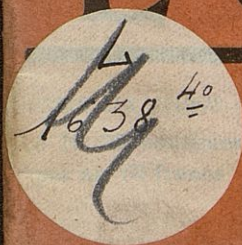
L'ŒUVRE

11^e ANNÉE: 8 Janvier 1914
N^o 2

220, Faub. St-Honoré (8^e)
Téléphone : 589-55

DIRECTEUR :

GUSTAVE TÉRY



EXIGEZ
LE VÉRITABLE
**CHOCOLAT
MENIER**

SANS AUCUN PRÉNOM

Usine de Noisiel
Production Journalière
60.000 Kilos

La solution de l'habitation économique. — Il est possible d'avoir, dans une maison élégante, 3 appartements à l'étage, escalier luxueux, grande salle à manger, cuisine, chambre à coucher et même salle de bain, pour 5 à 600 francs par an, à bail. Un tel immeuble rapporte *trois ou quatre fois plus que du trois pour cent de Rente d'Etat.*

Il a été construit comme modèle et s'est loué presque tout de suite. Il sera à vendre en Janvier.

S'adresser à M. Gaston Laurent, architecte, 27, rue Vaneau, le lundi de 9 à 11 h.

Pour les grands diners. — Où trouver dans une maison honnête des vins authentiques en bouteilles et par petites quantités, que les dispositions nouvelles de la vie moderne ne permettent plus d'acheter en fûts?

Avec la combinaison d'un abonné de *l'Œuvre*, M. Laporte, de Migennes (Yonne) près Chablis, chacun peut servir à dîner 4, 5, 10 crus différents. Quelle dépense et quels tracas aurait un particulier pour élever seulement 2 ou 3 de ces crus en fûts et les amener en bouteilles prêts à être servis!

M. Laporte est un gourmet, un connaisseur.

Demandez-lui les vins précieux de notre vieille Bourgogne, où il habite et qu'il amassa dans sa cave : des Pommard, des Corton, des Chambertin, des Romanée, des Chablis, des Clos Vougeot. Cela s'envoie très bien par caisse de 25 bouteilles ou par colis postal.

Étrennes 1914. — Frères en Gourmandise !

Les meilleurs harnois de guesle sont sans contredit

Les Pâtes aux Fruits d'Auvergne :

6 fr. 85 colis de 1 kg. ; 11 fr. 85 colis de 2 kg.

Les Marrons glacés :

5 fr. 50 colis de 1 kg. ; 11 fr. 50 colis de 2 kg. 500.

Envoi franco. Mandat à Lafont, La Bourboule-les-Bains.

AUTOMOBILES

PEUGEOT 12 chevaux, conduite intérieure et carrosserie d'été double phaéton, 6.000 francs.

DION-BOUTON 30 chevaux, châssis en gris, 3.500 fr. Le prix actuel au catalogue est de 13.000 francs.

Jeune fille sténo-dactylo ayant travaillé chez avoué et avocat cherche place chez avocat ou hommes d'affaires. Recommandée par son patron actuel. Ecrire à Mlle Derboulle, 174, rue Darnémeville.



Le Pas de l'Ours.

Quand éclatèrent les hostilités balkaniques, M. Stéphane Lauzanne s'en fut à Constantinople ausculter le Grand Turc. Et l'ayant palpé, il s'écria dans le *Matin* : « Mais regardez donc ! Il est fort comme un Turc ! Quel tempérament ! Quelle organisation ! Quelle armée ! Pas un bouton de guêtre, non, il ne manque pas un bouton de guêtre ! »

Le lendemain, le Grand Turc recevait la plus formidable raclée qu'ait enregistré l'histoire. Et dans les vingt-quatre heures, la muse de M. Lauzanne dut changer de style.

Encouragé par ce succès, M. Lauzanne vient de repartir pour Saint-Petersbourg où il recommande le même coup. « Prenez mon ours ! Quel pays ! Quelle administration ! Quelle armée ! »

Nous savions déjà que la situation extérieure était grave ; mais si M. Lauzanne se met à célébrer l'alliance russe, il n'y a plus aucune illusion à garder : nous sommes fichus !

Au reste, M. Lauzanne ne cache pas son jeu. Pour bien nous montrer ce qu'il est allé faire en Russie, il intitule froidement son dernier article : **l'Or.**

On se prépare, en effet, à lancer un nouvel emprunt russe : il s'agirait de six ou sept milliards, ce qui porterait notre créance

4-1688 40
8 P 2884

totale aux alentours de **vingt-quatre milliards**! C'est peut-être payer un peu cher la fameuse alliance, surtout s'il est vrai qu'elle ne doit nous servir à rien.

Des écrivains militaires ont, en des revues techniques, signalé déjà les dangereuses lacunes de l'organisation militaire russe. *Le Correspondant* du 25 décembre vient de dresser une étude impressionnante par tout ce qu'elle contient de documents, de chiffres et de faits précis aboutissant tous à la même conclusion : en échange de dix-sept milliards avancés par nous à la Russie, celle-ci n'a à peu près rien fait pour nous permettre, en cas de guerre, de compter sur un appui sérieux de sa part.

Nous avons publié de larges extraits de l'étude du *Correspondant*. Mais, sauf l'*Action Française* qui mentionne cette étude ce matin, nous n'avons pas vu que la presse quotidienne en ait fait état. On sait cependant et le sérieux des informations du *Correspondant* et, en ce qui concerne l'article lui-même, qu'il émane de personnalités hautement autorisées.

Ainsi parle très justement Léon Bailby. C'est peut-être le moment de rappeler que l'année dernière, le 27 mars, l'*Œuvre* avait déjà posé la question qui gêne le plus nos lanceurs d'emprunt. Reproduisons ce fragment de dialogue, vieux de dix mois et plus que jamais actuel :

— Les bonnes intentions de la Russie à l'égard de l'Allemagne ne se sont pas traduites seulement par des manifestations purement platoniques.

— Que voulez-vous dire?

— N'est-il pas vrai que, voici quatre ans, la Russie reporta son front de mobilisation derrière la Vistule? Jusqu'alors, cosaques et dragons, établis en Pologne, menaçaient le cœur de l'Empire allemand. En deux jours de raid, ils pouvaient être à Berlin, s'ils étaient soutenus par derrière. Et voici que cette menace disparaît, que le Russe rétracte ses dangereux tentacules....

« Dès lors, les trois corps d'armée du maréchal von der Goltz suffisent à garder cette frontière dégarnie. Si

vite qu'ils aillent, il faut vingt jours au bas mot pour que les Russes concentrent leurs troupes. Il en viendra de Sibérie; il en viendra du Caucase; il en viendra du fin fond de l'Empire. Ce sera d'autant plus long que les chemins de fer sont peu nombreux. Les Russes n'ont pas, sur la frontière allemande, les douze lignes qui, chacune, sur notre frontière, déverseront chaque jour 80.000 combattants.

— Mais alors?...

— Alors? Avant que les Russes n'aient achevé leur mobilisation, l'Allemagne nous aura attaqués, écrasés peut-être!... Et pour le reste, l'Autriche est là qui gardera la frontière slave, menacera la Pologne, arrêtera l'effort russe...

— Et nous n'avons rien dit, rien fait, quand la Russie a reculé ainsi sa ligne de mobilisation?

— Rien dit? Rien fait? Nous avons opiné du bonnet. Le ministre de la guerre français, consulté par la fidèle alliée, a répondu : « Faites donc ! Ne vous gênez pas pour nous. » Ce fut, comme vous voyez, une belle manifestation de pacifisme.

— Elle était peut-être intempestive.

— Pour le moins. Et voilà comment la Russie ne nous serait d'aucun secours !

(En passant, il serait assez curieux de savoir quel était alors notre ministre de la Guerre. André ou Brun?)

Trois mois après l'article de l'*Œuvre*, Jaurès (est-il besoin de dire que ce n'était pas avec les mêmes intentions?) répétait notre question à la tribune de la Chambre. Aujourd'hui, M. Lauzanne y répond de son mieux, c'est-à-dire assez plaisamment.

Pourquoi la Russie a retiré ses troupes de Pologne? Eh, parbleu! c'est pour mieux défendre la frontière polonaise! Les Allemands pouvaient s'attendre à trouver une résistance ou une menace de ce côté-là : quand ils s'apercevront qu'il n'y a rien, ils seront bien attrapés! Comment les stratèges en chambre

(les « stratèges », c'est nous, bien entendu) n'ont-ils pas encore saisi la finesse de cette tactique? Ignorent-ils donc, demande ce pince-sans-rire de Lauzanne, ignorent-ils les « principes de la guerre moderne »?

Voici encore quelqu'un qui les ignore, et c'est pourtant un « stratège », et ce n'est ni un « stratège en chambre », ni un stratège de la Chambre : c'est le général Maitrot en personne, dont nul ne conteste en matière militaire la compétence et l'autorité. Demandez-lui ce qu'il en pense; il l'a d'ailleurs déjà dit; il a dit très nettement que nous représenter le rappel des troupes stationnées en Pologne comme un moyen de rendre la mobilisation plus prompte et plus facile, c'est proprement se moquer du monde en général et de la France en particulier!



Nous prévoyons ce qu'on va répondre; car à l'heure où j'écris, M. Lauzanne n'a encore publié que trois articles, mais il n'est pas besoin d'être grand clerc pour deviner où tend son apologétique. On nous expliquera que si la Russie nous fait un nouvel emprunt, ce sera justement pour compléter son réseau stratégique et nous prêter en cas de guerre un concours plus efficace. C'est à voir. Mais jusqu'à présent l'avocat du Petit Père s'y prend assez mal pour nous en convaincre.

Généralement, quand on prépare un emprunt pour un pays quelconque, on commence par nous dire : « Si vous saviez comme ce pays est prospère! Evidemment, pour l'heure, il est un peu gêné, faute de capitaux. Mais voyez son agriculture, voyez son indus-

trie, voyez son commerce, ses mines, et patati... Tout ça, c'est de l'or que nous allons mettre en barre. Et que faut-il pour le monnayer? Un peu d'argent! En somme, que manque-t-il à ce pays pour être riche? Il ne lui manque que de l'argent. »

C'est peut-être un cas moins rare qu'on ne l'imagine, mais ce raisonnement si simple prend toujours. Et pour enrichir le pays qu'on leur désigne, les gogos s'empressent d'y porter leurs gros sous.

Cette fois, M. Lauzanne inaugure une méthode nouvelle. « La Russie? Mais elle est très riche, la Russie! Et elle ne l'est pas seulement en hommes et en blé; elle l'est aussi en numéraire. Voyez plutôt ses finances : l'année dernière, il y avait un milliard d'excédent! »

Croyez bien que personne ne s'avisera de répliquer : « Chez nous, c'est le contraire; nous en sommes à un milliard et demi de déficit *avoué*. Mais si la Russie est tellement riche, pourquoi diable veut-elle nous emprunter encore nos derniers sous? Qu'elle commence donc par nous rendre tout ce qu'elle nous doit! Et qu'elle commence aussi à tenir ses promesses! »



Ce n'est point que l'*Œuvre* soit hostile à l'alliance russe; elle ne voit ici que l'intérêt de la France, mais ce n'est plus un mystère pour personne, que la Triple Entente se disloque, que l'Angleterre négocie des accords avec l'Allemagne et que le tzar lui-même compose avec le Kaiser. Peu à peu, on nous isole, et cet isolement n'a rien de « splendide », hélas!

Pour rétablir l'équilibre des forces, tenir un langage ferme, rappeler nos obligés au respect de leurs engagements, qui avons-nous au quai d'Orsay ? Nous avons Gaston Doumergue !

Encore ne l'avons-nous pas, car il a profité des vacances pour aller se montrer à ses électeurs en président du conseil qui a le sourire.

M. Doumergue se balade dans le Gard. Il fait aussi bien.

FRANÇOIS LEBON.

Bon pied...

Laissant là l'Europe et son concert, M. Gaston Doumergue fait chauffer un train spécial pour gagner Aigues-Vives, son village natal.

Or, s'appliquant à nous rendre son grand homme sympathique par des traits bien choisis, le *Radical* nous conte que le mécanicien du train brûla la station et ne s'arrêta que trois kilomètres plus loin.

— Qu'à cela ne tienne ! s'écria M. Doumergue, toujours jocondant.

Et savez-vous ce qu'il fit ?

Ecoutez le *Radical* :

« Accompagné de son secrétaire, M. Desjardins, M. Doumergue suivit gaillardement à pied la route conduisant à son village... »

Hein, croiriez-vous ? Quelle simplicité ! Quelle modestie ! Quelle endurance !

Il est président du conseil, et il a daigné marcher, oui, tout bonnement, il a daigné marcher à pied ! Et il a abattu ses trois kilomètres, là, comme un homme...

Quel gaillard !

Quand il parvint à Aigues-Vives, ses compatriotes, ravis d'enthousiasme, l'entendirent s'écrier :

— Bon pied ! Voilà ma devise...

Tablettes de Pangloss

✥

— C'est nous qu'on est les princes, viennent de déclarer une fois de plus nos bons députés.

Ils l'ont même déclaré à un fournisseur mal intentionné, qui avait le tort de leur réclamer quelque argent.

Ce fournisseur, M. Buquet, est architecte. En cette qualité, on lui a demandé d'étudier quelques travaux, qui auraient pour conséquence la reconstruction du Palais-Bourbon. Il exécuta les travaux, puis envoya sa note. Il fut très mal reçu et les représentants de nos parlementaires déclarèrent qu'on ne lui donnerait rien.

Jusqu'ici rien d'étonnant. Mais ce qui est admirable, ce sont les motifs qu'alléguèrent nos Honorables pour ne pas payer. Lisez plutôt les conclusions que M. Charles Robert déposa en leur nom :

...Attendu que la Chambre des députés est un corps souverain qui, avec le Sénat, constitue le pouvoir législatif, dont les actes n'ont pas le caractère d'actes administratifs mais d'actes d'autorité parlementaire qui ne sauraient être soumis à la juridiction administrative :

Que si une action, engagée devant un tribunal administratif contre la questure de l'une des Chambres triomphait, faute d'argent pour payer, le dernier mot resterait encore aux Chambres ; qu'en conséquence, l'intérêt des parties comme la dignité des Chambres sont d'accord pour écarter la compétence de toute juridiction étrangère...

Vous entendez bien le raisonnement.

— La raison que nous alléguons, disent-ils,

pour ne payer point, ce n'est ni la-mauvaise exécution des travaux, ni un vice de forme, ni d'ailleurs aucune exception quelconque au sujet de la commande elle-même. Non, ces travaux, nous les avons réellement commandés, ils ont été honnêtement exécutés. Cependant nous ne paierons rien tout de même, et cela pour cette raison péremptoire que nous, c'est nous.

« Or, nous faisons les lois, nous décidons du juste et de l'injuste. S'il nous plaît donc de décider, en l'occurrence, qu'il n'y a pas lieu pour nous de payer, personne n'a rien à dire. Nous avons prononcé, du haut de notre autorité souveraine.

« D'autant que la collectivité que nous représentons n'a pas de fonds disponibles. Nous savons bien que, pour en obtenir, il nous suffirait de voter une loi. Les contribuables acquitteraient, une fois de plus, les dépenses que nous aurions engagées et nous aurions tort en somme de nous faire là-dessus des scrupules. Qu'est-ce, en somme, que leur faire payer une seule fois soixante-cinq mille francs pour nous tous, alors qu'ils paient déjà bénévolement, chaque année, quinze mille francs pour chacun de nous ?

Pourtant, aujourd'hui, il ne nous plaît pas de leur infliger cette charge. Cela se conçoit assez facilement : les quinze mille francs, c'est nous qui les touchons, tandis que les soixante-cinq mille, ce ne serait qu'un architecte.

Au surplus, puisqu'il nous faudrait voter une loi pour le payer, n'est-il pas tout aussi simple de voter une loi en vertu de laquelle nous déciderons que les parlementaires, par faveur spéciale, n'ont plus à rétribuer leurs architectes ?

Sans doute, le grand Frédéric jadis ne se crut pas le droit de déposséder le meunier de Sans-Souci, mais le grand Frédéric n'était qu'un pauvre monarque absolu. Foin du grand Frédéric !

D'ailleurs, il avait pour s'incliner une excuse : on lui avait dit qu'il y avait des juges à Berlin. Ils ne peuvent pas être partout. Du moment qu'ils sont à Berlin, ne les cherchons pas à Paris.



L'Aviation militaire

(Suite.)



S'il y avait eu plus de surveillance, il y aurait eu moins de morts...

Si on feuillette le trop long martyrologe de l'aviation, si l'on examine la liste des catastrophes par quoi l'homme a déjà payé son audace d'avoir asservi l'air, on constate que la proportion des accidents mortels, eu égard au nombre approximatif des vols effectués, est beaucoup plus grande dans l'aviation militaire que dans l'aviation civile.

Pourquoi cette tragique différence ? Plus d'imprudence ? Moins de maîtrise dans la manœuvre ? Non... Tout simplement un moins bon entretien des appareils, une surveillance moins attentive, une compétence mécanique moins assurée pour la vérification des points de détail, de détails qui semblent à certains sans importance, et dont la défaillance, alors que l'avion est en vol, peut entraîner une catastrophe.

Le malheureux lieutenant Garnier disait que beaucoup d'officiers, les cavaliers surtout, sont venus à l'aviation par amour du sport.

Il y en a, en effet, qui font de l'aviation comme ils feraient du cheval, du ski ou du polo. Ce ne sont d'ailleurs pas les moins braves. Ils volent comme ils sauteraient les obstacles avec la même crânerie ; mais il faut reconnaître qu'en général les questions mécaniques ne les intéressent nullement, et que, dans la vérification de leur appareil ils n'apportent qu'une compétence médiocre, sinon nulle. Ils se fient uniquement pour l'état de leur avion, à la vigilance de leurs sapeurs, et ils

prennent les leviers comme ils prennent, quand ils montent en charrette anglaise, les rênes du cheval, sans se donner la peine d'examiner comment il est attelé... Si une boucle se détache du harnais, on arrêtera la charrette deux minutes sur la route; mais si un tendeur casse là-haut, ce sera la cabriolet, avec ses funestes conséquences!

C'est là, c'est dans cette indifférence, dans ce mépris parfois de beaucoup d'officiers pour les questions mécaniques, que réside la cause de nombreux accidents survenus à des aviateurs militaires: appareils en insuffisant état lors du départ, appareils qu'un mécanicien professionnel — comme le sont beaucoup de pilotes civils — n'aurait pas laissé partir.

Dans celui-ci, ce sont les tendeurs qui sont mal ou trop serrés, et qu'on ne s'est pas donné la peine de vérifier avant de faire le signe du « lâchez tout! »; là, ce sont les commandes qui fonctionnent difficilement; ailleurs, ce sont les toiles qui sont fatiguées aux attaches et qui se déchireront dans un remous. N'a-t-on pas vu un officier qui, dans un vol de Mourmelon à Amiens, a tenu pendant cinquante kilomètres de ses doigts crispés la toile déchirée d'une aile, au risque de voir les toiles arrachées dans un coup d'air? On lui avait donné des appareils déplorables, des appareils sur lesquels chaque vol équivalait à un suicide; et comme on lui reprochait de n'en avoir jamais rien fait, il avait décidé, ce jour-là, de faire quelque chose... ou de mourir!



On répondra à mes objections qu'il est, dans chaque section, un gradé tout indiqué pour la vérification des appareils: c'est l'adjudant-mécanicien. En effet, il examine généralement les avions avant les grands raids; mais s'il fallait qu'il vérifiât, avant chaque départ tous les appareils qui volent, et puis qu'il surveillât en même temps l'atelier, et puis qu'il s'occupât de la paperasserie qui lui incombe, il faudrait qu'il eût vingt jambes, dix cerveaux et dix paires d'yeux, l'adjudant-mécanicien! Et des vols d'exercice, des petits vols de quelques kilo-

mètres à quelques centaines de mètres de hauteur, est-ce que ça demande tant de surveillance?...

On s'y casse pourtant tout aussi bien — tout aussi tragiquement — la figure que dans les raids, dans ces petits vols de rien du tout!

Il y a là, dans l'organisation militaire, une lacune qui a déjà coûté la vie à trop de nos pilotes. Il serait nécessaire de la combler, en créant un corps de sous-officiers mécaniciens ayant pour mission unique de vérifier les appareils sur le terrain même, qui auraient la responsabilité du départ et délivreraient le « bon à partir », comme le médecin-major, au conseil de revision, délivre le bon pour le service.

Ces sous-officiers, qui ne pourraient être investis de cette fonction qu'après un apprentissage sévère et des examens rigoureux, ne s'occuperaient pas de l'atelier. Ils s'occuperaient exclusivement des appareils en service, sur le terrain même.

Si l'on craignait que leur compétence ne fût pas, au début, à la hauteur de leur tâche, on pourrait, pendant quelque temps, leur adjoindre des professionnels civils. Si l'on craignait que leur autorité ne fût pas acceptée par des pilotes qui leur seraient supérieurs en grade, on pourrait les placer sous les ordres d'un officier vérificateur, qui, en prenant la responsabilité des conclusions résultant de l'examen des appareils par ses subordonnés, aurait l'autorité nécessaire pour en assurer et en imposer l'exécution.

Voilà ce qui devrait être fait, ce qu'on aurait dû faire depuis longtemps. On me répondra, je vois cela d'ici, par l'éternelle question d'argent... L'équilibre budgétaire... la couverture financière... la compression des dépenses... et autres spécimens du charabia parlementaire dont nos députés se gargarisent, tout en faisant des gestes nobles, à la veille des élections. Tout ça, ce sont des mots... des mots en regard desquels il y a des vies, les vies de nos pilotes militaires! Elles valent bien qu'on dépense pour leur sécurité quelques sous, je crois!

D'ailleurs, la couverture financière, qu'on l'assure par des économies réalisées dans l'aviation militaire même, là où je l'ai déjà indiqué, et encore ailleurs.

Qu'on les comprime, les dépenses, en instaurant un peu d'ordre et de méthode. On aura vite trouvé, sans qu'il soit besoin d'aucun crédit nouveau, les fonds nécessaires pour créer l'organisme tutélaire, qui assumera la noble tâche de veiller à la sécurité de nos aviateurs militaires, en veillant au parfait état des frères esquifs qui les portent...

MORTIMER-MÉGRET.

Où l'on commence à regretter

Dujardin-Beaumetz.

C'est intitulé : *M. Jacquier rassure les amis de l'Art*. Et c'est *l'Homme libre* qui parle. Il s'agit de la vente des terrains de la Villa Médicis.

— Les dossiers sont là devant moi, dit le jeune sous-secrétaire des Beaux-Arts, je les étudie. MM. Simyan et Léon, qui ont été à Rome, m'affirment que...

Qui ont été à Rome ! Est-ce qu'il ne serait pas possible d'octroyer une bourse de voyage à M. Jacquier pour lui permettre de compléter ses « études » par un petit séjour dans la Ville Eternelle ?

« M. Simyan qui a été à Rome... » C'est ce Simyan, vous savez bien, qui, naguère, détraquait si diligemment l'administration des P. T. T. Le voilà passé Mentor du jeune Jacquier, et c'est sur ses conseils éclairés que notre petit surintendant dispose de la Villa Médicis...

Oui, oui, M. Clemenceau a raison : rien n'est plus rassurant !

**Pour tout changement d'adresse,
prière d'envoyer 0 fr. 60 en timbres-poste.**

GEORGES CLEMENCEAU



A la veille de sa mort, Benjamin Constant, ayant épuisé toutes les joies de la popularité et de l'amour, cloué dans son fauteuil de malade, se frappait la tête contre le marbre de sa cheminée pour faire parvenir encore jusqu'à son cerveau le bruit de la vie.

Georges Clemenceau, politicien vieilli, et « penseur » encore plus suranné, évoque naturellement cette image. Il a tout connu de la vie, il en a tout obtenu et même le pouvoir, pour lequel il semblait si peu fait. Il a joui de tout et n'a peut-être rien aimé. On ne conçoit plus quelle ambition le tenterait encore et l'on se demande quelle émotion inconnue pourrait réveiller son désir.

Il a jadis souhaité la guerre, non comme un Bismarck, qui l'a longtemps préparée et pour qui elle est la conclusion logique d'un patient dessein. Il l'a voulue simplement parce qu'il est vieux, parce que ayant tenu tous les emplois et occupé toutes les places, nulle part il ne retrouve la trace de son passage et l'empreinte de son effort. Il veut forcer l'attention de l'histoire, et, par goût des grands rôles, il préférerait peut-être l'immense impopularité d'un Emile Ollivier à la gloire médiocre de la plupart des politiques.

Toute sa vie fut un jeu. Seulement, à mesure qu'il vieillissait, il lui fallait des parties de plus en plus grosses. Le sort des Etats ne lui apparaît plus que comme le magnifique enjeu d'une partie suprême. La guerre ? Comme on va s'amuser !

Il est vieux. Qu'a-t-il à risquer ? La victoire lui apporterait enfin la vraie gloire, qui, seule, comblerait son cœur avide, et la défaite même lui ferait une grande fin tragique digne de son rêve



La politique le prit jadis à la sortie de l'école de médecine et le laissa, toute sa vie, carabin.

On chercherait vainement à ses actes une autre unité que celle de sa fantaisie. Il a renversé des ministères sans raison, il a gouverné sans but. Il n'a été d'aucun parti, faute de pouvoir leur fournir un programme. Il ne s'est même pas attardé à comprendre son époque.

Il serait le dernier des ultras, s'il n'avait pas lu Homère et Renan. Homère lui a fourni une philosophie et Renan une politique.

Si Clemenceau a la démocratie en mépris et le suffrage universel en horreur, c'est que Renan rêvait d'un gouvernement aristocratique. S'il ignore tout de la question sociale, c'est qu'Homère n'en a pas parlé. Et la culture classique ne suffit tout de même pas à éclairer toute la vie moderne.

Si Clemenceau est anticlérical, et par instants mystique, c'est que Renan fut religieux contre les prêtres.

Lisez les livres de Clemenceau : dans les meilleurs chapitres, vous reconnaîtrez déformés, grossis, alourdis, des traits de Renan. C'est un Renan gavroche, pétulant, « rosse », un Renan rhéteur et démagogue, un Renan de réunion publique. Ce n'est plus la prière, c'est la pirouette sur l'acropole.

Seulement, voilà longtemps que Renan est mort. La société française s'est transformée depuis cet accident. Occupé à traduire son maître pour le mettre à la portée des comités radicaux, M. Clemenceau n'a pas levé les yeux sur son pays. Il ignore autant que le dernier des hobereaux le problème social. Sait-il qu'il y a des usines, un prolétariat ? Connaît-il d'autres victimes que celles des prêtres, d'autres conceptions de l'autorité que celle de l'Eglise ?

Parce que M. Clemenceau avait du style, on s'est imaginé qu'il avait une pensée. Parce qu'il a fait des mots, on lui a cru des opinions. Parce qu'il insultait, on lui a prêté du courage. Parce qu'il a

jaloué et haï toutes les suprématies, la démocratie a fait de lui un chef.

Au fond, c'est un pauvre homme. Il s'en doute — et ne s'en console pas. Dans son éternelle fureur, il y a le sentiment d'une grande misère morale.

Tristesse de carabin vieilli, de gavroche qui finit en « vieille barbe ».

DANGEAU.

Conte pour l'Épiphanie



A JULES LEMAITRE

(En marge de François Villon.)



Le 6 janvier 1463, il neigeait, comme il convient, sur la bonne ville de Paris. En ce temps-là, on savait honorer les saints qui sont préposés au service des saisons ; aussi avait-on de la pluie fort drue en mars, pour les biens de la terre ; soleil ardent en juillet, pour dorer le froment ; temps vermeil en septembre, pour empourprer les vignes... et, de Noël à l'Épiphanie, les flocons silencieux et tremblants qui blanchissaient davantage les toits blancs, faisaient penser au bon meunier qui, là-haut, nous moule la farine.

Aujourd'hui, pour les Parisiens mécréants, il est juste qu'il n'y ait plus que de la boue, en toute saison.

Or, ce jour des Rois de 1463, à l'heure du couvre-feu, les échevins comme les chanoines, les bourgeois comme les artisans, mangeaient joyeu-

sement la galette à la fève. Les truands déjà ivres se partageaient la leur avec force chants blasphématoires. Le roi Louis XI, au Louvre, rompait dévotement, en l'honneur des Mages, un gâteau fort économique qui contenait très peu d'un beurre très rance.

Dans la salle basse du Petit-Châtelet, il n'était nullement question de tirer les rois, bien qu'il y eût nombreuse compagnie. Il y avait Gauthier Pincemaille qui avait été pris par le guet, la nuit de Noël, au moment où il se sauvait avec une oie énorme dérobée à l'étal d'un rôtisseur; Jehan Malicorne et Guillaume l'Oreillard qui, dans le même moment, coupaient les bourses au parvis Notre-Dame, à la sortie de la messe de minuit. Il y avait encore six autres ribleurs et tire-laine qui attendaient le bon plaisir de M. le Prévôt et de M. le Tourmenteur-Juré (ces officiers se reposaient pendant les fêtes chômées, ayant besogne fatigante le reste de l'année).

La salle où se trouvaient les prisonniers était séparée, par une grille, de la chambre où festoyaient leurs gardiens. Archers et geôliers vidaient maint gobelet de vin de Suresnes ou de Bagneux; cependant que, devant le feu des sarments, les victuailles répandaient leur parfum, au grand déplaisir des malandrins.

— Holà! Thibault Queue-de-Vache! cria Gauthier Pincemaille à travers la grille, en s'adressant à un grand sergent roux... De quel côté sont les larrons? Je sens d'ici un boudin que le chaircuitier doit être marri d'avoir laissé à si bon compte...

— Ce n'est point le chaircuitier qui me l'a baillé, c'est bien le goret, répondit tranquillement Thibault.

Archers et geôliers éclatèrent de rire: on avait en effet trouvé autour du corps de Gauthier Pin-

cemaille, quand on l'avait écroué, plusieurs aunes de boudin, proprement enroulé. Et c'est bien pourquoi, voyant manger le boudin sous son nez, le malandrin était fâché. Il plongea dans l'ombre en grognant.

Contre la grille apparut alors aux archers une tête étrange..., glabre, longue, blême et chauve.

— Si vous voulez me donner une lampée de vin, dit cette tête, je vous lirai le commencement de ma ballade.

— Vous aurez bientôt à boire, maître François Villon, et plus qu'il ne vous faudra.

Le corps mince de François Villon frissonna; la question dont il s'agissait était celle de l'eau. Il devait s'attendre à s'en voir entonner quelques pintes; car on avait retrouvé, sous son grabat, deux flambeaux d'argent qui ornaient primitivement la chapelle de M. Saint-Martin; et le procureur du Roi ne croyait point au miracle dont maître François se prétendait favorisé, à savoir que M. Saint-Martin, lui apparaissant en songe, l'avait gratifié d'un tel cadeau.

Cependant, François, plus pressé encore de lire sa ballade que d'obtenir un gobelet de vin, tira ses tablettes d'un haut-de-chausses miteux et sembla tirer sa voix de plus loin encore.

Ballade de l'Oiseau qui vole.

Fait poète par le destin,
Je nargue la vie affligeante,
Mon bon plaisir seul me régent
Sur la route de l'incertain.
Je suis gent de plume, frivole
Comme aigle ou passereau mutin.
Je plane jusqu'au ciel, hautain,
Car je suis un oiseau qui vole!

— Paix! interrompit Thibault Queue-de-Vache.

Dans la salle de garde avait lieu un grand remue-ménage, causé par l'arrivée imprévue d'un écuyer du roi, et de deux pages, porteurs d'une immense manne.

Dans le silence qui s'ensuivit, tous purent entendre la voix de l'écuyer :

— Monseigneur le Roi, que Dieu garde, veut que ce soir, en l'honneur des trois Mages, les prisonniers du Petit Châtelet aient part au gâteau qu'il leur fait porter céans... Le bon plaisir du Roi est que le prisonnier qui y trouvera la fève soit de suite libéré, dût son crime mériter la hart ou le pilori.

— Noël ! Noël ! crièrent les mauvais garçons.

— Ça, dit le sergent Thibault, il faut faire neur parts de cette galette.

François Villon surgit, de nouveau, du coin où il écrivait sur ses genoux pointus :

— Devant que M. l'Ecuyer s'en retourne au Louvre, dit-il, j'aurai plaisir à lui dire mon deuxième huitain :

Bachelette, dame ou catin,
Je vais de l'une à l'autre gente,
Comme l'abeille diligente,
Changeant de fleur et de festin.
En nocces brèves, je convole;
Nulle branche ne me retint
Plus que temps de prendre un butin...
Car je suis un oiseau qui vole.

Personne ne l'écoutait, car Thibault coupait la galette.

— Là... dit le sergent. Il faut faire durer le plaisir. Chacun mangera sa part successivement, jusqu'à ce que la fève soit trouvée... Je commence : à toi, Gauthier !

Au bout de sa hallebarde, il tendit une tranche à Gauthier Pincemaille, qui l'engloutit avec une rapidité merveilleuse. Guillaume l'Oreillard man-

gea sa part ensuite, avec beaucoup de lenteur et d'application, sans y trouver davantage la fève. Les cinq convives qui suivirent n'eurent pas plus de succès.

— Je l'ai ! cria soudain François Villon dont le tour, cependant, n'était pas encore venu.

Mais il s'expliqua :

— J'ai le troisième huitain :

Non point marchand, ni palatin,
Sans escarcelle qui s'argente,
J'ai bravement pris la tangente
Et la bourse du Phillistin.
Sans carte en mains, je fais la vole
Et la tire, peu puritain,
Comme la pie à l'œil mutin,
Car je suis un oiseau qui vole !

— La peste soit du fou ! grogna Thibault... Cependant, maître François, il ne reste plus céans que votre part et celle de Jehan Malicorne... Approchez-vous ; vous aurez du malheur si vous n'y trouvez point la fève.

Mais Villon se mit soudain à hurler comme larron roué vif.

— On m'a dérobé mes tablettes ! Mes tablettes avec tous mes vers... On m'a dérobé mon écritoire !

Des deux côtés de la grille, l'assistance, pour qui maître François était un bouffon fort divertissant, s'esbaudissait en poussant des cris de liesse... Il n'était vilain tour qu'on n'eût joué au poète pour voir ses grimaces.

— Ecoute, dit Jehan Malicorne. Je veux te quérir tes tablettes ; et je pense les trouver, avec l'aide de M. Saint Antoine... mais, en échange, tu me laisseras ta part de galette, qui est là, avec la mienne.

— Soit, dit François Villon.

Malicorne se leva alors; il était assis sur les tablettes, dont le poète s'empara.

— La fève est maintenant à moi, fit Jehan, le mauvais garçon.

Jusqu'à la dernière bouchée, il ne s'inquiéta point, étant sûr de trouver la fève avec la clef des champs... Mais après la dernière bouchée, il reconnut qu'il n'avait rien trouvé et fut, à son tour, le seul à ne point rire.

La fève avait-elle été avalée par Gauthier Pincemaille le glouton? On n'en sut rien; car il fut pendu le lendemain.

Avait-elle été facétieusement détournée par Thibault Queue-de-Vache, soucieux de ne perdre aucun de ses hôtes?

Ou bien, comme le roi Louis XI en émit l'opinion, avait-elle été supprimée miraculeusement par Notre Dame, qui ne voulait pas qu'une telle faveur tombât sur une tête indigne?

François Villon fut le seul à ne point s'en préoccuper... Retiré dans l'angle le plus sombre de la prison, il avait trouvé l'envoi de sa ballade.

Envoi.

Prince, quelque lien malévole
Me mettra, peut-être, un matin,
Les pieds plus haut qu'un sol lointain.
Car je suis un oiseau qui vole...

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

L'ŒUVRE dit tout ce que ne disent pas les autres.

L'ŒUVRE est le seul journal qui ne soit relié à rien par aucun fil.

L'ŒUVRE ne dit jamais d'injures; la vérité lui suffit.

L'ŒUVRE est le supplément indispensable de tous les journaux, quels qu'ils soient.

Les imbéciles ne lisent pas **L'ŒUVRE**.

La Vieille France.



Ce qu'on apprenait jadis aux enfants.



Wells n'avait pas besoin d'inventer sa machine à explorer le temps. Nous en avions déjà plusieurs sous la main, et si elles ne nous permettent pas les « anticipations » chères au romancier américain, c'est-à-dire les vues sur l'avenir, elles nous ménagent du moins aussi souvent qu'il nous plaît le moyen de faire à travers le passé des promenades plaisantes, parfois exquises.

Vous avez deviné que ces précieuses mécaniques sont tout bonnement les vieux livres. Ah! comme Gaston Doumergue et Jules Lemaître ont raison de les aimer et de nous en recommander le commerce!

Celui que j'ai là — et que je vous présente — est un bouquin très humble. Les bibliophiles y attacheraient sans doute peu de prix, car ce n'est pas une édition princeps, et rien ne le signale au premier regard, ni la qualité du papier, ni la beauté de l'impression, ni la finesse des caractères. Aurais-je donc découvert un chef-d'œuvre inconnu? Pas davantage. Il faudrait même beaucoup d'indulgence pour regarder ce petit livre comme un « ouvrage de l'esprit ».

Qu'est-ce donc? Ce n'est qu'un « Traité de la civilité », d'un format menu, fait pour la poche. Laissez-moi vous en transcrire tout le titre, dont je respecte, bien entendu, l'ordonnance typographique :

TRAITÉ
DE LA
CIVILITÉ

Nouvellement dressé d'une manière exacte
& méthodique, & suivant les règles
de l'usage vivant.

*Reveu & augmenté dans cette dernière Édition
de la Règle de la Bienséance civile et chrétienne.*

A LYON

Chez Jean Certe, rue Merciere,
à la Trinité.

M.DCCVIII

Avec Approbation & Privilège du Roy.

L' « usage vivant » de 1708... Que de « révélations » cela nous promet!

J'entends bien que nous, lecteurs de *l'Œuvre*, qui avons des lettres, nous connaissons ou nous pensons connaître « notre » dix-septième siècle; et, de toute notre histoire, c'est en effet le siècle qu'en général nous connaissons le mieux. Nous avons lu, nous avons vu jouer Corneille, Racine, Molière. Nous avons su en gros — pour passer la seconde partie du bachot — ce qu'il y a dans le *Discours de la méthode* (nous ignorons, pour la plupart, les graves et charmantes *Méditations*). Nous admirons de confiance, sans trop les distinguer, les *Pensées* et les

Provinciales. Quoi encore? Nous avons appris par cœur certaines fables de La Fontaine, les moins bonnes, quelques lettres de Mme de Sévigné, des « morceaux choisis » — toujours les mêmes — de La Bruyère (avouez que vous ne l'avez pas lu tout entier). Voilà, sauf erreur, sur le dix-septième siècle, les clartés moyennes d'un honnête homme de ce temps.

Mais, je vous le demande, qu'y a-t-il dans ces beaux livres qui puisse nous renseigner sur la vie, j'entends la vie matérielle des gens du grand siècle? Sans doute, ils n'étaient pas tous de purs esprits, des « corps glorieux », mais leur littérature — et c'est d'ailleurs ce qui en fait l'incomparable vertu — était quasiment toute spirituelle. N'objectez pas Molière, ni même La Bruyère. Ce qu'ils nous montrent de leurs contemporains — quand ce sont leurs contemporains qu'ils nous veulent montrer, et non pas l' « homme en soi », — c'est toujours le dedans, l'âme, le mécanisme psychique ou moral. L'extérieur, le port, l' « habit » n'apparaissent que par accident ou par surcroît, et juste dans la mesure où ils nous peuvent mieux introduire dans le for intime. Si « dévotement » Tartuffe s'assimile.

deux perdrix

Avec une moitié de gigot en hachis,

il s'agit moins de nous faire voir comment il mange, que de nous révéler son égoïsme (par le médiocre intérêt qu'il porte à la santé de Mme Elmire, qui « ne put, au souper, toucher à rien du tout »). Si Giton « se mouche avec grand bruit, crache fort loin, éternue fort haut, » ne voyez là que trois traits de caractère, et ce sont, aussi bien, des « caractères » que La Bruyère entend peindre.

Le détail pittoresque, comme nous le goûtons, qui vaut par lui-même, la forme d'un

nez ou d'un crâne, la coupe d'un visage ou d'un vêtement, le geste ou la silhouette, le milieu et l'atmosphère, le signe particulier qui situe et campe un bonhomme, tout cela, le dix-septième le néglige ou ne le rencontre que par aventure, et sans l'avoir cherché. Exceptons, s'il vous plaît, Mme de Sévigné, et surtout Saint-Simon, que je m'obstine, nonobstant la chronologie, à ne pas classer parmi les auteurs du XVIII^e siècle. (J'aimerais mieux en faire hardiment — puisque ses *Mémoires* virent le jour en 1830 — le premier des romantiques).

Eh bien ! ce qui manque aux grandes œuvres des grands écrivains du grand siècle, il me semble qu'un petit livre comme celui-ci nous l'apporte. Il nous représente les contemporains de Louis XIV à table, en promenade, en visite, à l'église, et non pas les gens de cour que nous connaissons de reste, mais les bourgeois, les petits bourgeois, mieux encore les bourgeois de province, qui copient déjà les façons et le parler de Paris. Il nous découvre l'« usage vivant » de ceux qui furent véritablement nos pères (je parle, bien entendu, pour moi et pour les roturiers mes pareils). A chaque page, à chaque ligne, dans un pauvre vieux bouquin comme celui-ci, je retrouve et je goûte mes racines...

Mais voici mieux : de ce petit livre ingénu, sans style et sans prétention, se dégage insensiblement une image et une pensée. L'image, c'est celle de la France d'autrefois ; la pensée, c'est celle qui la fit grande. Traité de civilité à l'usage des enfants ? Sans doute, mais ce traité suppose une conception de l'existence, un sens profond et ferme des rapports sociaux, une morale, une philosophie pratique. Regardez-la se dessiner en feuille-

tant ces pages, et à mesure qu'elle se développera sous vos yeux, sans que l'auteur ait un instant songé à vous l'exposer, vous ferez de vous-même les comparaisons nécessaires ; vous mesurerez quelques-uns des progrès réalisés depuis trois ans, notamment pour l'hygiène. Mais vous vous apercevrez sans doute aussi, en fermant le livre, que tout ce qui nous manque à cette heure, nous l'avons perdu quelque part, sur la route...

Qui sait ? Ça nous aidera peut-être à le retrouver.

GUSTAVE TÉRY.



De la civilité



D. Qu'est-ce que la civilité ?

R. C'est une manière honnête de vivre les uns avec les autres, par laquelle nous rendons avec agrément à un chacun ce qui lui est dû selon son âge, sa condition, son mérite et sa réputation, dans les temps et dans les lieux.

D. Quel fruit un enfant retire-t-il de la civilité ?

R. La civilité le rend retenu dans ses paroles et dans ses actions, agréable dans l'entretien, et aimable dans les compagnies, de sorte que les personnes de l'humeur la plus fâcheuse sentent obligées à lui vouloir du bien.



CHAPITRE I

De toutes les parties du corps.

De la Tête.

D. Comment faut-il tenir la tête pour avoir bonne grâce ?

R. Il faut tenir la tête droite sans nul effort.

D. Comment les orgueilleux tiennent-ils la tête?

R. Ils la tiennent avec effort, et cela fait un air guindé, suffisant et qui tient du pédant.

D. Comment les inconstants ou les personnes légères tiennent-ils la tête?

R. Ils la tournent çà et là. Ces tournoiements font connaître la légèreté de leur esprit, et cela s'appelle une « teste à l'évent ».

D. Quels autres défauts un enfant doit-il éviter pour tenir la tête comme il faut?

R. En parlant à quelqu'un, il ne doit pas branler la tête ni la secouer, ni la tourner, ni la gratter.

Des Cheveux.

D. Quel soin un enfant doit-il prendre de ses cheveux?

R. 1. Tous les matins on le peignera, ou il se peignera lui-même. 2. Il aura soin de tenir sa tête et ses cheveux exempts de vermine et d'ordure. 3. Il les fera couper de temps en temps.

D. Est-il bienséant de les friser ou d'y mettre de la poudre?

R. Un enfant doit s'abstenir des frises et ne mettre point de poudre sur les cheveux ou en mettre peu. Il suffit de mettre de la poudre sur les peignes pour les tenir secs.

D. Est-il bienséant de se peigner lorsqu'on est en compagnie?

R. Non, c'est une indécence de se peigner, lorsqu'on est en compagnie, et c'en est une très grande de se peigner lorsqu'on est dans l'église.

D. — Un enfant peut-il mettre ses cheveux derrière les oreilles ou sous le chapeau sous prétexte qu'il fait chaud?

R. Cela est incivil, quand on est en compagnie, et il ne faut pas s'y accoutumer même quand on est seul. Cela sent le peintre ou le maître écrivain de village.

Des Oreilles.

D. Quel soin un enfant doit-il prendre de ses oreilles?

R. Il doit avoir soin de temps en temps d'en tirer l'ordure.

D. De quoi se servira-t-il pour tirer cette ordure?

R. Il se servira d'un cure oreille pour cette nécessité, et il est malhonnête de vider l'ordure des oreilles avec les doigts ou avec des épingles.

D. — Est-il bienséant de se nettoyer les oreilles lorsqu'on est en compagnie?

R. Non, il faut attendre qu'on soit tout seul.

D. Est-il bienséant de porter la plume à l'oreille?

R. Non, en sortant du cabinet on ne doit pas porter la plume à l'oreille et, en quelque temps que ce soit, on ne doit point y mettre de fleurs.

D. Est-il bienséant de porter un anneau attaché à l'oreille?

R. Non, cela sent le comédien, et c'était autrefois une marque d'esclavage.

Du Visage.

D. Quel soin un enfant doit-il prendre de son visage?

R. Il doit se nettoyer tous les matins le visage et les yeux seulement avec un linge blanc de lessive.

D. Pourquoi doit-il se nettoyer le visage avec un linge blanc?

R. Parce que cela dégrasse et laisse le teint et la couleur dans la constitution naturelle.

D. Pourquoi doit-il se nettoyer le visage avec un linge blanc seulement?

R. Parce que se laver avec de l'eau nuit à la vue, engendre des maux de dents et des catarrhes, rend le visage pâle et plus susceptible du froid en hiver et du hâle en été.

D. Comment doit-il composer son visage?

R. Le visage ne doit pas être comme celui d'un fantasque, d'un sévère, d'un étonné, d'un mélan-

colique, d'un chagrin, d'un inconstant, ni de telle sorte que l'on y puisse remarquer quelque passion ou affection déréglée, mais il doit être gai et doux sans affectation.

D. *Comment doit-il se comporter lorsqu'il est en compagnie?*

R. Il ne doit pas faire paraître trop de gaieté dans les affaires sérieuses ni trop de gravité dans les choses familières et communes.

Des Sourcils.

D. *Comment doivent être les sourcils?*

R. Ils doivent être étendus.

D. *Les sourcils doivent-ils être retirés?*

R. Non, le froncement des sourcils est un signe de fierté.

D. *Doivent-ils être élevés en haut?*

R. Non, l'élévation des sourcils est un signe d'arrogance.

D. *Doivent-ils être abattus sur les yeux?*

R. Non, l'abatement des sourcils est un signe de songe-creux ou d'une personne qui pense au mal.

D. *Un enfant doit-il se couper les sourcils?*

R. Non, car cela les rend rudes.

Des Yeux.

D. *Comment doivent être les yeux?*

R. Il faut que les yeux soient doux, paisibles, aimables, honteux et arrêtés, et qu'ils marquent un esprit posé et humble.

D. *Les yeux doivent-ils être élevés?*

R. Non, cette élévation des yeux est une marque d'imprudence et d'orgueil.

D. *Les yeux doivent-ils être de travers?*

R. Non, le regard de travers est un signe de cruauté ou de mauvaise conscience.

D. *Les yeux doivent-ils être trop ouverts?*

R. Non, c'est un signe que l'on est hébété ou rempli de colère.

D. *Les yeux doivent-ils être trop bas?*

R. Non, c'est une bassesse de courage, ou un signe de mélancolie ou de rêverie.

D. *Un enfant doit-il tenir un des yeux clos en regardant?*

R. Non, c'est contrefaire le borgne, et faire comme les arquebusiers et arbalestriers, lorsqu'ils tirent. Il ne faut point aussi les érailler.

D. *Doit-il les remuer incessamment?*

R. Non, cela est malhonnête de remuer incessamment les yeux et de les cligner coup sur coup.

D. *Comment doit-il composer ses regards, lorsqu'il est en compagnie?*

R. Ses regards ne seront ni trop élevés, ni trop bas, mais entre deux airs à la portée de la grandeur, et, regardant tout le monde, il n'attachera pas fixement les yeux sur personne.

Du Nez.

D. *Un enfant doit-il froncer le nez?*

R. Non, c'est une chose malséante, et qui n'appartient qu'aux railleurs.

D. *Doit-il remuer le nez?*

R. Non, remuer le nez est une chose très indécente.

D. *Quel soin faut-il prendre de son nez?*

R. Le nez doit être toujours net, propre et non morveux, car cela est vilain et malhonnête.

D. *Quand doit-on le nettoyer?*

R. Il est nécessaire de nettoyer souvent les conduits par lesquels le superflu, l'inutile et le mauvais s'écoule.

D. *Pourquoi doit-on tenir le nez toujours net et propre?*

R. Parce que le nez est l'honneur et la beauté de la face, qu'il sert à la parole, et qu'il est la partie de nous-mêmes la plus visible et la plus apparente. En effet, le proverbe dit d'un homme sage, prudent, fin et adroit, qu'il a bon nez, et il dit d'un sot et d'un étourdi qu'il n'a point de nez.

D. *Est-il honnête de fouiller incessamment avec le doigt dans les narines et ensuite de le porter à la bouche ?*

R. Non, cela fait mal au cœur à ceux qui y prennent garde.



Du Moucher.

D. *Comment un enfant doit-il se moucher ?*

R. Il ne doit pas se moucher avec la main nue, ni sur la manche, ni avec les habits, ni avec la main, l'essuyant ensuite à ses habits, comme font les poissonnières, ni mettant un doigt contre le nez et poussant à terre l'ordure qui est dedans ; mais il doit prendre son mouchoir pour tirer ce qu'il y a dans le nez qui l'incommode.

D. *Quels défauts doit-il éviter en se mouchant avec son mouchoir ?*

R. Il doit se moucher sans sonner du nez comme une trompette, sans souffler trop haut des narines et sans ronfler, car c'est une marque de furieux et d'insensé. Ceux qui ont une haute haleine, et qui respirent avec grande difficulté sont excusables.

D. *Comment doit-on se moucher lorsqu'on est en compagnie ?*

R. Il faut tourner la tête s'il se peut, hors de la présence de ceux avec qui on est, et si l'on ne peut se tourner, que l'on ait quelqu'un à la rencontre, il faut mettre le chapeau ou l'autre main devant.

D. *Comment doit-on se moucher lorsqu'on est à table ?*

R. Il faut se couvrir avec la serviette et se cacher autant qu'on le peut sans se moucher avec son mouchoir à découvert.

D. *Que faut-il faire après s'être mouché ?*

R. Il faut plier proprement son mouchoir et le cacher sans regarder ce qui est sorti de son nez : cette manière d'agir fait mal au cœur.



De l'Éternuer.

D. *Outre la respiration, combien y a-t-il de sortes de vents qui sortent du corps humain ?*

R. Il y en a de trois sortes.

D. *D'où sort le premier ?*

R. Du derrière ; il est honteux et donne de la confusion.

D. *D'où sort le second ?*

R. De l'estomac : il donne du mépris, et c'est un signe d'intempérance.

D. *D'où sort le troisième ?*

R. Du cerveau qui est le siège de l'âme. C'est un bon signe d'une mauvaise cause, car c'est un signe de santé et il mérite honneur et bénédiction.

D. *Pourquoi dit-on que l'éternuement est un bon signe d'une mauvaise cause ?*

R. Parce que celui qui éternue a le cerveau chargé et il a néanmoins assez de force pour se garantir de la mauvaise humeur qui se dissipe par l'effort qu'il fait en éternuant, c'est pourquoi ce vent appelé *Sacré* par les auteurs est toujours accompagné de quelques souhaits.

D. *Que doit-on faire lorsqu'un autre éternue ?*

R. Il ne faut pas dire tout haut « Dieu vous bénisse » ou « Dieu vous assiste » pour lui désirer la santé ou le salut, mais il faut seulement se découvrir et faire une profonde révérence, faisant ce souhait tout bas, si c'est des personnes à qui l'on doit du respect.

D. *Que faut-il faire si la nécessité nous oblige nous-mêmes à éternuer ?*

R. Il ne faut pas s'empêcher d'éternuer ni aussi s'efforcer d'éternuer plus haut que de coutume, pour montrer ses forces, car cela sent l'insolent, mais il faut tâcher d'éternuer doucement, faire ensuite la révérence et remercier ceux qui font des vœux pour nous.

D. *Faut-il prendre quelquefois du tabac en compagnie ?*

R. Non, il ne faut point prendre du tabac en poudre, particulièrement devant des femmes, ni s'en mettre des feuilles dans le nez ; mais si une personne qualifiée, et qui est en droit de prendre du tabac devant nous, nous en présentait familiè-

rement, il faut en prendre ou en faire le semblant, si l'on y avait de la répugnance.



Des Joues.

D. *Les joues doivent-elles être sans fard et sans fausse couleur?*

R. Oui, c'est offenser Dieu et déshonorer la nature que de se servir de fard.

D. *De quoi les joues doivent-elles être teintes?*

R. D'une honte naïve.

(A suivre.)

Nécrologie.

Nous recevons cette lettre de deuil :

M

Nous avons la douleur de vous faire part de la perte cruelle que nous venons d'éprouver en la personne de

Notre Chef

Monsieur Jacques Frédéric Engler

décédé le 31 Octobre 1913 à Francfort-sur-le-Mein dans sa quatre-vingtième année.

Le défunt a fondé notre maison de Saïgon, il y a plus de cinquante ans. Le développement qu'elle a pris depuis un demi-siècle est entièrement dû à son activité et à sa persévérance inlassable.

Tous les membres de notre maison conserveront à leur Chef un souvenir durable et reconnaissant.

Hanoï, le 1^{er} Novembre 1913.

F. ENGLER ET CIE.

C'est touchant!

Et il est heureux pour nous, n'est-ce pas? que M. Engler ait bien voulu coloniser le Tonkin.

Gardons-lui, nous aussi, un souvenir reconnaissant.



Ce que disent nos lecteurs

Comptabilité.

« La neige a surpris les Parisiens », dit le *Rappel*. Mais voici qui est plus surprenant encore.

A la Préfecture de la Seine, en prévision d'une chute de neige, un service de mobilisation est organisé dans plusieurs bureaux de la voirie.

Quand la neige tombe dans la nuit du samedi au dimanche, ou pendant les nuits de fêtes légales, les agents de ces bureaux doivent, le dimanche, rejoindre leur poste à seule fin d'établir les feuilles de solde du personnel occasionnel embauché pour le balayage.

Chaque employé ainsi dérangé touche un salaire supplémentaire de 10 francs, et les chefs de bureau un supplément à l'avenant de leur traitement.

Cette année, dans un des services, pour établir un compte de dépenses de 130 francs, on a fait venir 35 employés et leurs chefs de bureau.

Pour établir les pièces comptables d'une note de 130 francs, on a donc dépensé 600 francs environ.

Vous avouerez que c'est scandaleux!

Z...

Au Conservatoire.

Monsieur le Directeur,

Un petit scandale se prépare au Conservatoire National de musique. L'*Œuvre* ne pourrait-elle éventer la mèche pendant qu'il en est encore temps?

Voici les faits :

Une place de professeur de piano se trouve vacante par suite de la mort récente de M. Delaborde. Les candidats à cette succession sont nombreux. Tous sont Français., sauf un : M. Galeotti, qui est Italien.

Comme il est nécessaire d'être Français pour être professeur au Conservatoire, M. Galeotti s'est

hâté, dès la mort de Delaborde, d'introduire une demande de naturalisation — notez qu'il est en France depuis 23 ou 30 ans. — Or, on affirme rue de Madrid, que si cette naturalisation est obtenue avant la réunion du Conseil supérieur, c'est-à-dire avant la fin de janvier, M. Galeotti a toutes les chances d'être nommé : il est le candidat de la Direction, le candidat officiel!

Ainsi, avec M. Philipp qui est Hongrois et M. Staub qui est Péruvien — tous deux naturalisés, bien entendu — nous aurons dans les classes de piano du Conservatoire dit *National*, trois professeurs étrangers sur cinq!

Il est vrai qu'au-dessus du Conseil supérieur il y a le Ministre. Mais celui-ci s'appelle Viviani. On peut craindre que par sympathie euphonique, la candidature Galeotti ne lui soit agréable. Dans ce cas, tant pis pour les malheureux artistes français qui se nomment simplement Dupont ou Durand... comme tout le monde.

Si au moins ils avaient l'esprit de s'appeler Drèyfus, Alfred ou Gaston!

BULLETIN

La dernière huitaine s'est ressentie forcément des fêtes du Nouvel An, au lendemain desquelles les affaires, déjà si calmes auparavant, ne pouvaient pas encore témoigner d'une bien grande vigueur. La dernière séance de l'année 1913 a, d'ailleurs, été comme toujours à pareille époque, plutôt languissante et avec des tendances à la faiblesse dans certains compartiments.

Cependant, la dernière liquidation ne pouvait offrir de riches difficultés puisque l'argent n'était pas moins abondant que les engagements à proroger étaient réduits. Pour donner des précisions, le taux des reports s'est établi autour de 2 3/4 % au Parquet et il n'a pas dépassé 5 % en Coullisse.

Notre place demeure à peu près indifférente à ce qui se passe à l'étranger, toute l'attention se concentrant sur nos embarras financiers intérieurs. Ils ne sont, certes, pas insurmontables, heureusement, mais les moyens à employer doivent être recherchés avec beaucoup de soin, si l'on ne veut pas désespérer complète-

ment le marché. Ceux-ci trouvés, il n'y a pas de raison pour que notre place ne conforme pas son allure à celle, qui est plutôt satisfaisante, des principales places étrangères.

Sur celles-ci, des dispositions soutenues ont prévalu, notamment à Berlin, où la situation monétaire a continué à rester satisfaisante, grâce à quoi, comme ici, la dernière liquidation a pu s'effectuer sans tiraillements. Rien de spécial à noter pour le marché anglais. Quant au marché américain, il n'a pas maintenu intégralement ses meilleures tendances de huitaine et de quinzaine; mais ce marché est tellement travaillé par la spéculation qu'il n'y a pas possibilité de tirer des conclusions sérieuses des diverses phases par lesquelles il passe brusquement.

Si nous comparons les cours actuels aux plus hauts cours pratiqués en 1912 et en 1913, nous nous apercevrons aussitôt combien l'année qui vient de prendre fin a été mauvaise pour les porteurs de valeurs mobilières et les spéculations à la hausse : cette comparaison fait, en effet, ressortir des cours sensiblement plus bas. Mais c'est justement là ce qui peut permettre d'espérer que l'année qui commence pourra bénéficier d'une meilleure orientation d'ensemble.

La baisse a atteint les valeurs les plus réputées, les moins discutables, comme les autres. Or, la baisse a des limites : elle relève les taux de capitalisation de ces bonnes valeurs à un chiffre attrayant, qui ne peut manquer de leur ramener des acheteurs. Il y a donc lieu d'espérer que bientôt elles seront l'objet de demandes assez suivies pour les reporter à un meilleur niveau. Mais il va de soi qu'il ne faut compter absolument sur celles-ci qu'après que bien des questions auront pu être résolues, ce qui peut demander encore quelques semaines, en mettant les choses au mieux et en tablant sur des discussions assez rapides à la Chambre et au Sénat.

Parmi ces questions, il en est deux particulièrement importantes pour le marché financier : l'émission de l'emprunt national, d'une part; de l'autre, la levée du veto qui pèse jusqu'à nouvel ordre sur l'émission des emprunts étrangers, depuis longtemps à l'étude et qui se trouve retardée par le retard même apporté à l'émission de notre propre emprunt.

Sans vouloir jouer au prophète, on peut conclure que, ces diverses solutions acquises, les affaires devraient reprendre leur activité normale, autrement dit retrouver une animation qu'elles ont perdu pendant la plus grande partie de l'année dernière. Cette nouvelle orientation serait, encore une fois, grandement favorisée par le niveau relativement bon auquel ont été ramenées la grande majorité des valeurs.



GALERIES

LAFAYETTE

Descendre Station Opéra



LUNDI 5 JANVIER

et jours suivants

SOLDES

avec rabais de 40 à 50 %

Maison vendant le meilleur marché de tout Paris

AU PRINTEMPS

LUNDI 5 JANVIER
ET JOURS SUIVANTS

Grande
Mise en Vente annuelle
des

SOLDES

d'Hiver

Rabais de 35 à 40 %

Le Gérant : GARDANNE.

Imprimerie spéciale de l'Œuvre, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris.

LOUVRE

ACTUELLEMENT



SOLDES & OCCASIONS



Tout plus élégant et meilleur marché que partout ailleurs